

Voyage révolutionnaire - Impressions d'un propagandiste

Vingt-deuxième (dernière) partie

Bibliothèque du mouvement prolétarien

VINGT-DEUXIÈME PARTIE: RÉFLEXIONS DERNIÈRES...

J'avais fini la série de mes réunions. J'avais augmenté «l'amas» d'impressions recueillies ici et là. J'avais eu l'occasion, durant les heures de voyage, de refaire par la pensée des pérégrinations précédentes. J'avais fortifié en moi les convictions anciennes, le désir d'autonomie, d'indépendance, la valeur de l'effort personnel, la nécessité d'une action toujours accrue.

A mon esprit était apparue plus nettement, plus clairement que jadis l'incompatibilité existant entre l'action syndicale et l'action politique électorale et parlementaire. Là, où la vie électorale est active il y a un mouvement syndical faible. C'est que l'une gêne l'autre; c'est que le mouvement ouvrier, pour acquérir force et puissance, doit s'exercer sans autre limite que ses ressources et ses moyens. Or, l'action électorale tend à le réduire, à l'affaiblir, parce que les manifestations ouvrières, en éclatant, mettent à nu la valeur du pouvoir municipal. Celui-ci ne peut durer que s'il agit dans le cadre des possibilités communales, enfermées entre la caprice du pouvoir central et les intérêts d'une clientèle électorale bigarrée, hétérogène.

Issoudun, Montluçon, Limoges, Bordeaux - pour ne citer que ces villes - attachées à la politique militante, présentent des organisations affaiblies, diminuées, impuissantes à créer un mouvement social fait d'une fermentation continue, de sursauts et de luttes. Nulle ou peu de vibration qui se répercute et s'étend; nul ou peu d'enthousiasme qui stimule et fait agir; nul ou peu d'élan qui éclate et qui entraîne. Il y a des organisations figées, un mouvement qui se traîne. Mais il y a, en revanche, des divisions politiques, comme à Issoudun, des situations électorales, comme à Montluçon, des ambitions politiques, comme à Limoges, et des débandades, fruit de la politique, comme à Bordeaux.

Est-ce à dire que là où n'existent pas de chances électorales le mouvement soit parfait? Non. Je constate que dans la plupart des villes où se rencontrent ces chances il y a peu d'activité ouvrière.

Une autre impression déjà ancienne s'est renforcée en moi. Elle est, à mes yeux, d'une grande valeur, car elle permet de mesurer la route parcourue et celle qui reste à parcourir.

En général, le travailleur n'est pas devenu meilleur, il reste avec tous ses défauts comme avec ses qualités. Pris en soi, seul, lorsqu'il est livré à lui-même, l'ouvrier n'a fait aucun progrès; groupé, aggloméré, il est autre. C'est que chez l'homme il y a deux personnes: celle qui ne se livre pas et celle qui se donne.

La première est égoïste, personnelle; la seconde est sensible, solidaire, impressionnable. Celle-là vit en elle-même et pour elle; celle-ci vit pour la foule, pour la société. Il y a une différence entre l'homme pris chez lui et l'homme pris en collectivité. Voyez l'ouvrier à l'atelier, voyez-le à la réunion de grève. Il y a lutte, souvent dualité, opposition. Pourquoi? Question délicate et compliquée.

Il en est ainsi parce que le milieu social s'améliore selon une cadence plus accélérée que l'homme; c'est parce que l'atmosphère se purifie pour influencer sur nous. Nos poumons respirent plus aisément, les jeux de nos organes sont plus souples. Mais nos poumons ne respirent et nos organes ne sont souples que parce que nous faisons partie d'une collectivité, et que tout progrès influe d'abord sur elle pour n'influer qu'ensuite sur nous.

Pour en juger, comparons 1899 et 1909! Voyez la différence. Quel chemin parcouru! De cette différence j'ai pleinement conscience. De la différence existant en nous entre ces deux dates, je n'ai aucune notion.

C'est pourquoi il m'est impossible de prononcer un jugement complet sur les menus faits constatés et vus. Ce que je puis dire, c'est que les incidents flétris hier par l'opinion publique sont tolérés aujourd'hui pour être désirés demain; c'est que les idées, hier réprouvées, sont comprises aujourd'hui pour être partagées demain; c'est que le syndicat, encore inconnu et méprisé hier, est accepté aujourd'hui pour demain, être partie intégrante de notre vie et de nos institutions, comme le sera l'action syndicale et toutes ses manifestations: grève, calme ou violente, grève générale pacifique ou meurtrière, révolutionnaires quand même l'une et l'autre.

Au-dessus des hommes, et souvent malgré eux, l'idée chemine, fait sa trouée, s'impose et s'implante, de même la lutte pour un meilleur avenir pénètre conquiert, détruit pour reconstruire. C'est cette œuvre qui trop lentement s'accomplit. C'est à elle que nous nous donnons, n'ayant qu'une ambition: c'est d'aider chacun de nous à la réalisation de progrès toujours plus vastes et plus profonds.

A parcourir les villes et à approcher les hommes, les déceptions s'amoncellent, mais on éprouve aussi bien des joies et n'est-ce pas elles qui font vivre?

FIN.

Victor GRIFFUELHES.
